

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

Un ami : I : Les Romans

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 158-163

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# UN AMI

## I. Les Romans

C'était le matin, en étude. Penchés sur les pupitres noirs, cinquante petits fronts, où la vie n'avait pas encore buriné ses hontes et ses misères, offraient aux regards de l'Inspecteur cette gravité enfantine, dont le charme, je crois, eût déridé et fait sourire le Misanthrope. Les lèvres murmuraient ce qu'en grinçant traçaient les plumes. Les feuillets jaunis des vieux dictionnaires, à couverture de peau, qu'avant nous ont usagés nos pères, tournaient avec rapidité sous la vive impulsion de

pouces minuscules, préalablement humectés. Un bûcheur de Syntaxe, attardé parmi les « gosses », délaissait un instant Tite-Live, et,

« Prenant l'air sérieux de l'homme qui médite, » se demandait comment il pourrait bien ajouter à sa taille le surcroît nécessaire pour monter chez les « Grands ? » — Il était fin : le problème fut résolu d'une manière très originale. — Près de lui, un autre latiniste vient de repousser, d'un geste fatigué, les « Oeuvres choisies d'Ovide. » Son œil fixe, qui regarde et ne voit pas, trahit l'éveil en son cœur d'un sentiment nouveau, plein d'attraits et plus encore de mensonges. Mais c'est un brave garçon ; il secoue la tête pour mettre en fuite les imaginations étrangères au devoir, et reprend avec une nouvelle ardeur : « *Sero medicina paratur ...* »

Dans l'atmosphère, où trois immenses lampes à pétrole versaient leur chaleur douce et leur douce lumière, il y avait je ne sais quel calme reposant, quelle persuasive exhortation au travail. Ce qui n'empêchait pas, bien entendu, les paresseux de faire un brin de causette, ou de changer, pour la centième fois, la disposition des livres dans leurs « casiers. » Ce qui n'avait pu séduire non plus l'ami Chassot ; il avait préféré à tous ces charmes de galère les douceurs d'un bon lit ; mais il a reçu, paraît-il, la visite de M. le Directeur, car le voici qui arrive en se frottant les yeux.

J'étais, de mon côté, assez peu sensible à de pareilles influences. Thèmes et versions ne me disaient rien qui vaille. Je ne vivais que pour lire des romans et ne trouvais pas qu'il valut la peine de vivre pour autre chose. Malheureusement je n'étais pas seul de cet avis. Le temps que nous perdions à dévorer de sentimentales

niaiseries fut remarqué. Il émut la conscience des Supérieurs : défense nous fut faite d'ouvrir les livres de lecture avant sept heures. — Nous arrivions en étude à cinq heures et demie pour sortir deux heures après.

Au clocher de la paroisse, l'horloge avait frappé six coups. J'avais bâclé, en un moment, tous mes devoirs, qui valaient du reste ce qu'ils avaient coûté, et, comme d'habitude, je voulais lire. Je heurtai la consigne: il fallait agir prudemment.

La salle formait un vaste rectangle occupé, au milieu, par nos bancs et libre sur les deux bords. Au sommet, à gauche, se trouvait le pupitre de M. Chambettaz; j'étais au fond, à droite. Pour me prémunir contre les regards indiscrets, je sortis mes dictionnaires, et, sans avoir l'air de rien, je les amenai, par une savante tactique, à me servir de remparts. L'un d'eux me protégeait de face, l'autre couvrait le flanc gauche ; mon chapeau dissimulait l'interstice de l'angle. Au milieu de la place j'installai le « *Loup blanc* ». Pour mieux tromper encore notre surveillant, d'une main je feignais d'écrire, tandis qu'un doigt de l'autre suivait les lignes dans le livre. Mais tout ce petit manège ne lui avait pas échappé. Pendant que je me félicitais de mon stratagème, son pied remue: je tressaille. Un coup d'œil lancé de son côté me rassure. Il regardait ailleurs. Tout frémissant de plaisir et de crainte, je continue ma lecture. Soudain, alerte ! Il descend du pupitre. Rentrer le livre, ouvrir une grammaire latine, me mettre à étudier est l'affaire d'un instant. Comme s'il n'avait rien vu, il se promène du côté droit de l'étude sans venir jusqu'à moi. Les yeux obstinément fixés sur le bréviaire,

on le dirait plongé tout entier dans la récitation de l'office.

En temps ordinaire une pareille ferveur m'eut semblé louche. Mais la passion aveugle. Je crus innocemment qu'il était dupe de mon jeu. Les dictionnaires se transportèrent sur le liane droit et le « *Loup blanc* » reparut. Un instant je pus goûter encore mon plaisir favori. La frayeur se dissipait pour faire place à la sécurité. Soudain, l'Inspecteur dépasse la limite où s'arrêtait jusque là sa promenade. Il vient droit à moi. Du coude je pousse le roman sur les genoux du voisin qui ne peuvent l'arrêter: il tombe à terre. L'Inspecteur le ramasse. « Je vous le rendrai à la fin de l'année, » me dit-il en s'éloignant.

J'étais atterré. M. le bibliothécaire ne donnait un nouveau livre que lorsqu'on rapportait l'ancien. Impossible de me présenter devant lui et d'en rien obtenir. Impossible de reprendre le « *Loup blanc* »: mes clefs n'ouvraient pas le tiroir où il était enfermé. Et les vacances n'arrivaient que dans cinq mois ! Je me pris à pleurer.

Pour tromper la douleur, je fis un retour mélancolique sur les auteurs que j'avais tant aimés. C'était d'abord maman Ségur, ma bonne amie de Principes. Tous les personnages de ses livres m'étaient familiers. Je les trouvais pleins de vie et d'un naturel exquis ; derrière eux mon cœur devinait la femme âgée qui se plait à déverser les trésors d'un esprit supérieur et d'une bienveillante expérience sur les enfants de ses enfants. Je m'étonne de n'avoir pas davantage profité de toutes ses productions. Je lus et relus les « *Mémoires d'un Ane*, » sans éprouver seulement le désir d'écrire les miens.

En Rudiments, on me conseilla de prendre Guenet et Raoul de Navery. Tous deux me déplurent. L'un, à mon avis, ne menait pas assez rondement les choses ;

l'autre n'avait que de tristes dénouements. Tel n'était point A. de Lamothe dont je fis alors connaissance. Ses «*Camisards*» m'enthousiasmèrent. J'en parlais à tout le monde. Pendant les vacances, comme je passais une semaine chez un oncle maître d'hôtel, une vieille Anglaise me témoigna quelque affection. Elle m'emmenait dans ses promenades où nous causions Littérature.

— « Quel auteur préférez-vous? » me disait-elle.

— « Ah! Lamothe! Madame.

— Lamothe ? qu'a-t-il fait?

— « Les Camisards ! Madame. Voici l'histoire.,,

Et je racontais, pendant qu'elle murmurait : « Connais pas! » Puis elle me découvrait ses goûts, me détaillait les beautés du Cid, d'Esther, de l'Avare. A mon tour je murmurais : « Connais pas ! »

Plusieurs autres romans de Lamothe me charmèrent encore: *Les Martyrs de la Sibérie*, *Marpha*, etc. Mais je n'étais pas complètement satisfait. Il y avait bien des descriptions à sauter, des monologues ennuyeux, des dialogues languissants dans tous ces volumes. L'écrivain ressemblait aux enrichis qui font étalage de leurs biens et dont le luxe est insolent. Je m'en dégoûtais. Peut-être aurais-je fini par croire M. Gross, disant que le meilleur des romans ne valait rien, si Féval ne m'était pas tombé sous les yeux.

Ce fut une découverte. Un goût plus fin, une allure plus française, une imagination moins terre à terre, je ne sais quoi de poétique, de léger, d'enlevé, m'enchantait en ses livres. J'y trouvais une fleur de jeunesse et d'amour qui ne me déplaisait point, car je comprenais fort bien le traducteur d'Ovide. Deux héros toujours jeunes, toujours beaux, toujours bons s'aimaient d'une manière toujours jeune, belle et bonne, et, malgré les obstacles, finissaient toujours par s'unir. Dans le cours du récit apparaissaient une figure ou

l' a u t r e , dont les traits comiques et parfois grotesques provoquaient de francs éclats de rire. J'emportais mon Féval en récréation, à table. Au dortoir, j'installais une bougie au fond d'une boîte en fer, dressée sur la chaise ; j'ouvrais au dessus mon parapluie pour empêcher la lumière de me trahir et je lisais jusque bien avant dans la nuit...

O.MATHEY

*(A suivre)*